C. 55

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



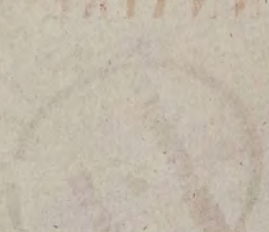
BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1166

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Paulin et Virginie
Opp. en 3. actes
par Dubruil
an 2.



PAULIN ET VIRGINIE,

OPERA EN TROIS ACTES.

PAROLES DU C. DUBREUIL.

MUSIQUE DU C. LE SUEUR.

REPRÉSENTÉ, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la rue Feydeau, le 24 Nivôse, l'an 2 de la République.

Prix, 30 sols.

BIBLIOTHÈQUE DE SÉNAT.

A PARIS,

Chez HUET, Libraire, Marchand de Musique & d'Estampes, rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Jacobins, N.° 70, & au Théâtre de la rue Feydeau;

Et chez les Citoyens DENNÉ & CHARON, Passage de la rue Feydeau.

L'an Second de la République.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HERMINIE, Mere de Virginie.	*La citoyenne* HEDOUVERTEUIL.
VIRGINIE, ſa Fille.	*La citoyenne* MARTIN.
SAINT-ALBE, Pere de Paulin.	*Le C.* CHATEAUFORT.
PAULIN, ſon Fils.	*Le citoyen* GAVEAUX.
BALET } au ſervice d'Her-	*La citoyenne* LE SAGE.
DOMINGO } minie & S.-Albe.	*Le citoyen* LE SAGE.
SARA, jeune Eſclave.	*La citoyenne* LE GROS.
UN SOLDAT Français.	*Le citoyen* VALIÈRE.
UN CAPITAINE de Vaiſſeau.	*Le citoyen* GEORGET.
LE CHEF des Indiens.	*Le citoyen* MARTIN.
SOLDATS FRANÇAIS & MATELOTS de l'équipage.	
INDIENS & SAUVAGES.	
GENS de l'HABITATION.	

La Scène ſa paſſe à l'Iſle de France.

PAULIN ET VIRGINIE,

OPERA EN TROIS ACTES.

ACTE I.er

Le Théâtre représente le Bosquet de la Concorde, planté de papagniers, cocotiers, mangliers et autres arbres des Indes; et entr'autres, sur l'un des côtés, de deux jeunes Palmiers inégaux, au pied desquels il y a un petit banc de gazon : de l'autre côté, au fond, est une échappée de vue donnant sur la mer, auprès de laquelle sont des roches très-escarpées. Le jour commence à paraître; l'ouverture l'annonce : quand la toile est levée, on voit Virginie, autour des Roches, ramassant des coquillages dans un panier, et regardant de tems en tems si Paulin ne vient pas.

SCENE PREMIERE.

HYMNE DES SAUVAGES INDIENS AU SOLEIL.

DIVIN Soleil... ame du monde!..
Soleil, pouvoir nous t'adorer....
Tu viens nous éclairer,
Et dissiper la nuit profonde;

Pouvons-nous trop te rendre hommage?
Astre puissant! comment jamais
Nombrer le superbe assemblage
De tes beautés, de tes bienfaits?

CORIPHÉE.

QUELLE clarté brillante & pure!
Quels feux ardents & bienfaiteurs!
Sans toi, que seroit la nature?
Rien qu'un chaos rempli d'horreur.

CHŒUR.

HONNEUR! honneur! pere du jour;
Cent fois honneur à ton retour.

CORIPHÉE.

ASTRE puissant, divin Soleil, ame du monde!
Répands sans cesse l'abondance
Sur nous & sur tout l'univers,
Et nos chants de reconnoissance
Toujours rempliront les airs.

HONNEUR! honneur, &c.

SCENE II.

VIRGINIE, PAULIN.

VIRGINIE.

Paulin tarde bien à venir : quand je ne le vois pas, je ne suis pas maîtresse de mon ennui & de mon chagrin : nous nous étions pourtant donné parole au point du jour (*Paulin paraît*) : Ah! (*elle fait un petit cri de surprise*) ah! c'est toi, mon cher Paulin! je t'attendais.

PAULIN.

Tu m'attendais ?

VIRGINIE.

Oui.

PAULIN, *lui montrant les roches.*

J'étais là....

VIRGINIE.

Tu m'as donc entendue ?

PAULIN.

Oui, ma chere Virginie, je ſuis auſſi d'une joie :...

VIRGINIE.

Près de toi, loin de toi, mon cœur n'a qu'un même langage, ainſi qu'un même ſentiment.

PAULIN.

Quel mortel peut être plus heureux que moi! nous avons déjà bien travaillé, ce matin : ton panier eſt preſque plein, & le mien, vois.... Allons nous repoſer un inſtant ſous nos palmiers.

VIRGINIE.

Volontiers; je ne me plais jamais tant que ſous leur ombrage.

Virginie ſe place d'abord ſous le plus petit, qui indique ſon âge; Paulin la prend par la main et la poſe ſous le plus grand, qui indique le ſien, en lui diſant.....

PAULIN.

Non, non, toi ſous le mien.

VIRGINIE.

Ah! oui, tu as raiſon : je t'entends.

PAULIN.

Et moi ſous le tien.

VIRGINIE, *avec un grand ſoupir.*

Ah !

PAULIN, *de même.*

Ah !

ENSEMBLE, *ſe prenant par la main.*

Que je m'y trouve bien !

Ils embraſſent chacun les deux Palmiers, de l'autre main.

PAULIN.

Arbres chéris, ſymboles de notre âge, qui croiſſez ici avec nous depuis notre enfance, recevez le ſerment de la tendreſſe la plus pure!

VIRGINIE.

Arbres chéris, puiſſiez-vous ne voir jamais ſous votre ombre ſacrée que des amans auſſi ſinceres que nous!

PAULIN.

Comme tout reſpire ici le bonheur & la paix!

VIRGINIE.

Je ſens de douces larmes s'échapper de mes yeux.

PAULIN.

Puiſſent les tiens & les miens n'en verſer jamais que de plaiſir & de ſenſibilité !....

DUO.

PAULIN.

QUEL air pur !

VIRGINE.

Quel beau jour !

PAULIN.

Quel calme dans les airs !

VIRGINIE.

Comme les doux zéphirs de leurs douces haleines
Agitent mollement la ſurface des mers !

PAULIN.

Quel aſpect enchanteur offrent ces belles plaines !

VIRGINIE.

Ah ! Paulin !

PAULIN.

Ah ! Virginie !

Enſemble.

Ah ! quel jour heureux pour nous !

PAULIN.

Dans peu tu vas m'être unie,
Paulin ſera ton époux.

VIRGINIE.

Dans peu je vais t'être unie,
Paulin ſera mon époux.

Enſemble.

Ah ! quel jour heureux pour nous !
Il s'éteindra plutôt l'aſtre qui nous éclaire,
Que ne s'éteindra mon ardeur.

PAULIN.

Te ſouvient-il de ce tems enchanteur,
Où me croyant ton frere,
Je t'aimais comme ma ſœur?

VIRGINIE.

Je te croyais mon frere,
Je t'aimais comme une ſœur.

PAULIN.

Que de carreſſes!...

VIRGINIE.

Que de tendreſſes
Ensemble.
Nous prodiguions chaque jour!
Ah! c'était déjà de l'amour;
Oui, c'était déjà de l'amour.

PAULIN.

Je t'aimerai toujours.

VIRGINIE.

Toujours je veux te plaire.
Ensemble.
O ſort plein de douceur!
O moment enchanteur!

PAULIN.

Je t'aimerai plus qu'une ſœur.

VIRGINIE.

Ah! ſi tu m'aimes plus qu'un frere,
Je t'aimerai plus qu'une ſœur.

PAULIN.

Ah! quel eſpoir tu fais éclorre!
Amour! charmant amour!

VIRGINIE.

Paulin ! c'eſt une belle aurore
Qui nous promet le plus beau jour.

Enſemble.

Quel eſpoir tu fais éclorre !
Amour ! charmant amour !
C'eſt l'aurore
Du plus beau jour :
O ſort plein de douceur !
O moment enchanteur !
Ah ! quel bonheur !

Après le duo, Virginie conſidere un moment un médaillon que Paulin porte à ſon col, et dit...

VIRGINIE.

Dis-moi, mon cher ami, tu portes donc toujours ce portrait ?

PAULIN.

Oui, toujours, là.... ſur mon cœur, & pour cauſe.

VIRGINIE.

Pour quelle cauſe ?

PAULIN.

Ah ! c'eſt mon ſecret.

VIRGINIE.

Mais c'eſt ton patron.

PAULIN.

Oui, ma chere.

VIRGINIE.

Ah ! je voudrais bien l'avoir ; Paulin, fais-m'en le ſacrifice.

PAULIN.

C'en eſt un, j'en conviens : mais tu le deſires, le voici.

VIRGINIE.

Que tu es aimable ! eh ! puis-je en même tems le prendre comme un gage de ta foi ?

PAULIN.

Oui ; mais à une condition.

VIRGINIE.

Qu'elle eſt-elle ?

PAULIN.

Que, de deux jours l'un, nous le porterons chacun à notre tour.

VIRGINIE.

Il t'eſt donc bien cher ?

PAULIN.

Ah ! oui.

VIRGINIE.

Eh-bien ! j'y conſens : mais je ne veux pas être en reſte avec toi : il faut que je te donne auſſi un gage de ma tendreſſe.

Elle lui donne un mouchoir de soie, à chaque pointe duquel elle a brodé leurs chiffres avec ses cheveux.

C'eſt bien peu de choſe auprès du tien ; mais vois-en l'intention, & non pas la valeur.

PAULIN.

Qui ſait mieux que moi apprécier ton cœur ?

Ils regardent et retournent en tous sens

ce qu'ils se sont donnés. Virginie apperçoit, au revers du médaillon, son portrait et celui de Paulin; et, en même tems, Paulin apperçoit leurs chiffres brodés aux quatre coins du mouchoir, avec les cheveux de Virginie.

VIRGINIE, *avec surprise.*

Ah ! nos portraits réunis !

PAULIN.

Ah ! nos chiffres enlacés & brodés !

Regardant les cheveux de Virginie dont il approche le mouchoir.

. . . La couleur est bien la même : quel charmant cadeau !

VIRGINIE.

Paulin !

PAULIN.

Virginie !

Ensemble.

Comme nos cœurs s'entendent !

PAULIN, *baisant les chiffres.*

Tissu inestimable !.. que tu vas redoubler mon bonheur !

VIRGINIE, *après avoir considéré un moment leurs portraits.*

Quoi ! tous les deux ainsi !... par quel art charmant ?... tu le tiens sûrement de ton cœur.

PAULIN.

Mon peu de talent se décèle aisément : que sont ces foibles traits auprès de leur divin modèle ?

VIRGINIE.

Ils sont au mieux : il est impossible de ne les pas reconnaître.

PAULIN.

C'est l'ouvrage de la nature & non de l'art.

VIRGINIE.

C'est l'ouvrage du meilleur des maîtres qui nous inspirait tous deux en même tems.

PAULIN.

Notre condition tient-elle ?

VIRGINIE.

Oui, nous le porterons tour-à-tour : mais c'est moi qui commence *(elle s'attache le médaillon au col, & Paulin l'aide)*

PAULIN.

Attends, attends.

VIRGINIE, *se plaçant devant Paulin d'un air content & gai.*

Eh bien ?

PAULIN.

Ah !

VIRGINIE.

Me trouverais-tu mieux ?

PAULIN, *à part.*

Je suis ivre d'amour.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SAINT-ALBE.

SAINT-ALBE.

Eh-bien ! mes enfans ; il me semble que vous ne vous ennuyez pas ?

PAULIN.

Le peut-on, quand on s'aime comme nous nous aimons ?

VIRGINIE.

M. Saint Albe ?

SAINT-ALBE.

Ma chere amie !

VIRGINIE.

Il faut que vous m'accordiez une grace.

SAINT-ALBE.

Une grace ! une grace à ma fille, à ma Virginie ! ah ! ce mot me fait peine.

VIRGINIE.

Tant pis, ce n'eſt pas mon deſſein.

SAINT-ALBE.

Viens, viens *(il l'embraſſe)* : que me veux-tu ? ordonne, exige.

VIRGINIE.

Que vous me permettiez, à compter d'aujourd'hui, de vous nommer mon pere.

SAINT-ALBE.

Et c'eſt là la grace que tu me demandes ? ah ! nomme-moi ton pere, ton papa, ton ami ; on ne-moi tous les noms que tu voudras, & ſois bien ſûre de me faire toujours plaiſir.

VIRGINIE.

Ce n'eſt que quelques jours d'avance : ſi vous ne l'êtes pas encore, vous le ſerez bientôt ; maman m'a promis que, quand j'aurais ſeize ans, elle nous marierait, & je les aurai dans un mois.

SAINT-ALBE.

Ah ! ma chere ; cet inſtant n'arrivera jamais trop tôt, à mon gré.

PAULIN.

Ni au mien.

VIRGINIE.

Je ne veux vous démentir ni l'un, ni l'autre... mais... mais... ſuffit .... oui, nous aurons tous bien d'uplaiſir.

SAINT-ALBE.

Qu'elle eſt gentille !

PAULIN.

Elle eſt adorable !

SAINT-ALBE, *les ſerrant tous deux dans ſes bras & les embraſſant.*

Mes chers enfans !

N.o 3. *AIR.*

VOILA mes plaiſirs les plus doux !
Voilà ma plus chere eſpérance !
Que mes jours vont s'écouler tous
Dans une heureuſe jouiſſance !
J'aurai ſans ceſſe ſous les yeux
Les deux objets que mon cœur aime.
Qui tous deux m'aimeront de même :
Si tous deux ils m'aiment de même,
Mon deſtin ſera trop heureux.
Je verrai croître ſous mes yeux,
Fruits nombreux d'un tendre hyménée,
Famille aimable & fortunée.
Si ma famille eſt fortunée,
Mon deſtin ſera trop heureux.

Voilà mes plaiſirs, &c.

VIRGINIE.

Ah ! oui, mon cher papa ! vous avez bien raiſon. Si votre bonheur ſe fonde ſur nos ſoins, notre zèle, & notre tendreſſe, il n'y aura pas de mortels ſur la terre plus heureux que vous.

SAINT-ALBE.

Je le crois : puiſſent nos jours couler ainſi, juſqu'au trépas, dans le ſein du plaiſir & de la paix !

VIRGINIE.

Rien ne ſerait plus aiſé, ſi maman pouvait vaincre le chagrin qui la ronge ſans ceſſe : vous le voyez comme moi. Ah ! il y a des inſtans qu'elle me fait bien de la peine.

SAINT-ALBE.

Que veux-tu ? la perte d'un époux qu'elle adorait laisse dans son cœur une triste empreinte, que le tems seul peut effacer.

VIRGINIE.

Ah ! je vais redoubler de soins, & hâter, s'il se peut, ce fortuné moment.

AIR & TRIO.

JE VEUX, à force de caresses,
Lui faire oublier son malheur :
Je veux, à force de tendresses,
Faire ici régner le bonheur.
Mon amant, le meilleur des peres,
La plus adorable des meres ;
Tous les trois seront nuit & jour
Les objets de mon tendre amour.
Ils me le rendront, je l'espere ;
J'obtiendrai ce souverain bien :
Quel bonheur alors sur la terre
Se pourra comparer au mien ?

SAINT-ALBE, PAULIN.

Oui, oui, tu seras nuit & jour
Le tendre objet de notre amour.
Compte sur un retour sincere.
Eux. Oui nos cœurs te le rendront,
Elles. Oui vos cœurs me le rendront.

SAINT ALBE.

J'en fais serment avec Paulin.

PAULIN.

PAULIN.

Compte sur un retour sincere,
J'en fais serment avec mon pere,
Et j'ose en déposer ce gage dans ta main
Il lui baise la main en-dedans.

ENSEMBLE.

Quel bonheur sur la terre
Se pourra comparer au mien?

Pendant la ritournelle de la fin du trio, Virginie va du côté où est l'échappée de vue sur la mer.

VIRGINIE.

Mais je ne me trompe pas : oui, c'est un vaisseau qui cingle vers ces bords : je vais sur la hauteur, je le découvrirai mieux.

PAULIN.

Vas, ma belle; mais ne sois pas long-tems : tu sais qu'il faut bientôt retourner vers ta mere....

VIRGINIE.

Oui, oui : je ne tarderai pas. (*Elle s'en va.*)

SCENE IV.

SAINT-ALBE, PAULIN.

SAINT-ALBE, *d'un air inquiet.*

AH! si c'est un vaisseau français!

PAULIN.

Quoi! mon pere!... Vous semblez.....

SAINT-ALBE.

Ecoute; il est tems que je t'instruise : apprends que Virginie est le fruit d'un hymen secret con-

tracté entre Herminie & le brave Latour, mon ancien ami. Il était noble & riche : Herminie ne l'eſt point. Cette union déplut à la ſœur de Latour : cette femme, orgueilleuſe & méchante, le perſécuta tant, qu'il n'y put réſiſter ; le chagrin le prit ; les infirmités ſurvinrent ; il mourut, laiſſant Herminie prête à donner le jour à Virginie.

PAULIN, *avec beaucoup de ſenſibilité.*

Elle n'a pas connu ſon pere : ah ! que je la plains, ma divine amie !

SAINT-ALBE.

Juſqu'au jour de ſa délivrance, Herminie fut aſſez tranquille : mais à peine Virgine fut elle née, que ſa barbare tante réſolut de l'enlever à ſa mere : Herminie avertie à propos, s'arme d'un courage ſurnaturel, s'embarque dès le troiſième jour, & vient dans cette iſle ſe ſouſtraire à la haine de ſa cruelle belle-ſœur. Depuis quinze ans, la mere & la fille vivent avec nous dans cet aſyle heureux, ou j'eſpere que bientôt l'amour & l'hymen vont les dédommager des peines qu'elles ont ſouffertes.

PAULIN.

Mais, mon pere, depuis quinze ans, que peut craindre encore Herminie ?

SAINT-ALBE.

Cette méchante belle-ſœur eſt toujours redoutable pour elle. Déjà deux fois elle a tenté de lui ravir ſa fille.

PAULIN.

Quand nous ſerons unis, j'eſpere qu'elle ne fera plus de tentatives.

SAINT-ALBE.

J'y compte de même.

N.° 5. *AIR.*

LA douce eſpérance
Qui règne en mon cœur
M'annonce d'avance
Un parfait bonheur.
Ah ! quelle heureuſe deſtinée !
Paulin, ſi nous voyons ce charmant hyménée.
Quel moment enchanteur !
O douce eſpérance !
Charme ſéducteur,
Change en aſſurance
Ton aimable erreur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VIRGINIE.

SAINT-ALBE.

EH-BIEN ! quelle nouvelle ?

VIRGINIE.

Le vaiſſeau doit être à préſent dans le port; quand je ſuis revenue, il tournoit à la pointe de la jetée.

SAINT-ALBE.

Je vous laiſſe; je vais voir de quel pays eſt, & tâcher de ſavoir quelle eſt ſa deſtina-

tion. *(A part.)* Je ne ſais, mais je me ſens tout ému. *(Il revient ſur ſes pas.)* Vous ne ſerez pas long-tems à rentrer.

VIRGINIE.

Non, papa.

SCENE VI.

VIRGINIE, PAULIN.

VIRGINIE.

Mon ami, qu'as-tu donc ? tu me ſembles bien rêveur. Que t'a dit ton pere, pendant mon abſence ?

PAULIN.

Oh ! bien des choſes.

VIRGINIE.

Oui ! & peut-on ſavoir ce que c'eſt ?

PAULIN.

Je te conterai tout cela tantôt... mais Domingo s'avance vers nous d'un air bien triſte, lui qui eſt toujours ſi gai.

VIRGINIE.

Oui, c'eſt vrai : que peut-il avoir ?

SCENE VII.

LES MÊMES, DOMINGO.

DOMINGO.

Mere à vous, m'envoyer vous dire que venir d'entrer dans le port un vaisseau français & que vous sentriez.

VIRGINIE.

Nous allons te suivre.

PAULIN.

Domingo, dis-moi, d'où te vient cet air triste?

DOMINGO.

D'où ? d'où ? pardine ! de celui de maîtresse ; étoit moi, ce matin, si joyeux, si content : elle plus qu'à son ordinaire avoit été gaie. Depuis l'arrivée de ce vaisseau, elle tout-à-coup devenir triste & pensive. Aller, venir, de tout côté, avec un air de crainte, d'inquiétudes, d'alarmes, comme si l'ennemi descendre sur nos côtes ; si ce vaisseau être français, n'être pas ennemi, puisqu'elle & lui être du même pays.

PAULIN, *à part.*

Ne disons rien.

DOMINGO.

Pauvre bonne maitresse, que moi te plaindre ! ah ! son trouble, sa crainte causer à moi bien douleur grande.

N.° 6. *AIR.*

NE t'affliger pas, je t'en prie,
Maîtreſſe à moi, c'eſt grand folie :
Chagrin ne mène à rien de bon ;
Chagrin eſt un vrai lent poiſon.
On meurt jeune avec la triſteſſe ;
On vit mieux avec l'allégreſſe.
Etre content, gai, bien portant,
C'eſt mon tréſor, c'eſt ma richeſſe.
Etre content,
Gai, bien portant,
C'eſt le ſeul bien qui m'intéreſſe.

2.

Dans mon pays être un proverbe,
Qui dit qu'en un palais ſuperbe
N'avoir jamais tant d'agrément
Que ſous un palmiſte en plein champ :
C'eſt que dans l'un règne triſteſſe ;
Et ſous l'autre règne allégreſſe.
Etre content, &c.

3.

A tort on prend ſouci d'avance :
Pour moi, dès ma plus tendre enfance,
N'avoir jamais eu ce défaut,
Le mal venir toujours trop tôt :
Quand moi voir venir la triſteſſe,
La chaſſer avec l'allégreſſe.
Etre content, &c.

VIRGINIE.

Il a raiſon.

PAULIN.

Domingo.

DOMINGO.

Maître.

PAULIN

Et Babet?

DOMINGO.

Babet ?

PAULIN.

Oui, tu ne nous en dis rien.

DOMINGO.

Oh ! moi, en dire toujours la même choſe : qu'elle avoir des yeux charmans, un teint un peu différent du mien : une taille, des traits, des... appas... ah ! mon bon Dieu ! quand moi penſer à tout cela... non, mais c'eſt que....

PAULIN.

Ah ! fripon, tu l'aimes.

DOMINGO.

Qui ? moi ! ah ! ſûrement, & de bon cœur : être dommage ſeulement qu'elle & moi n'être pas tout-à-fait du même âge.

PAULIN.

Tu n'es pas vieux ?

DOMIOGO.

Non, pas encore ; mais avec tout cela, de vingt ans à près de quarante, y avoir une grande différence.

PAULIN.

Il n'y en a pas trop, quand on aime bien.

DOMINGO.

N'être pas aimer qui me manque.

PAULIN.

Que te manque-t-il donc ?

DOMINGO.

Du courage : tenez, voyez-vous, moi, n'entendre rien à faire l'amour à une jeuneſſe : n'être pas tout d'avoir un cœur bien tendre, bien amoureux ; y avoir encore quelque choſe ; falloir parler : eh-bien ! quand moi être avec elle, avoir tout plein, tout plein de choſes à lui dire ; mais ça ne pouvoir pas ſortir .... Ça reſter là.. là.. m'étouffer, & puis voilà tout.

PAULIN.

Je te plains fort : mais peut-être qu'avec un peu de hardieſſe.

DOMINGO.

De hardieſſe : oh ! moi n'en manquer pas : c'eſt mon fort, n'en avoir même que trop ; mais c'eſt qu'en être tout ſeul.

PAULIN.

Il y a bien des gens qui te reſſemblent.

DOMINGO.

Près d'elle... ſerviteur.

N°. 7. TRIO.

Sentir là ne ſais quoi, qui me ſerre le cœur.

PAULIN.

Quoi ! Domingo perd donc courage ?

DOMINGO.

Que voulez-vous ? mon âge...

PAULIN.

Ne perds pas courage,
Cela peut s'arranger.

DOMINGO.

Il faudroit me protéger.

PAULIN.

Eh - bien ! soit.

DOMINGO.

Vous aussi, divine Virginie ?

VIRGINIE.

Volontiers.

DOMINGO.

Ce serait le bonheur de ma vie.

PAULIN.

Tu l'aimes donc beaucoup ?

DOMINGO, *montrant Virginie.*

Ah ! comme vous l'aimez ;

Et c'est tout dire.

PAULIN.

Oui, c'est tout dire.

DOMINGO.

Des feux les plus ardens mes sens être enflamés.

VIRGINIE, PAULIN.

De soulager ton amoureux martire,
Crois, Domingo, que nous serons charmés.

DOMINGO, *transporté d'aise.*

Si vous arrangez cela... oui... non.. oh ! oui... ne pouvoir vous rien dire ; mais. oui, oui, suffit, ... m'entendre bien... oh ! quel plaisir, quelle joie moi sentir d'avance !

PAULIN.

Compte sur moi.

DOMINGO.

Bon petit maître.

VIRGINIE.

Sur moi auſſi.

DOMINGO, *baiſant le bas de ſa jupe.*

Bonne petite maîtreſſe : ah ! bon Dieu, bon Dieu !

VIRGINIE.

En attendant, prends ces coquillages.

DOMINGO.

Oui, maîtreſſe.

VIRGINIE.

Porte-les à ma mere.

DOMINGO.

Oui, maîtreſſe.

VIRGINIE.

Et dis-lui que nous allons te ſuivre.

DOMINGO.

Oui, maîtreſſe.

VIRGINIE.

Mais n'eſt-ce pas trop lourd ?

DOMINGO, *soupeſant les deux paniers.*

Oh ! non maîtreſſe, & puis quand bien même, qu'à ça ne tienne.

Il fait quelques pas & ſe retourne.

Vous n'aller pas tarder ?

PAULIN & VIRGINIE.

Non, non.

Il ſort.

SCENE VIII.

VIRGINIE, PAULIN.

PAULIN.

C'EST un bien bon garçon.

VIRGINIE.

C'eſt vrai. Mais dis-moi donc ce que l'arrivée de ce vaiſſeau peut faire à ma mere: il me ſemble qu'à ſa place, au lieu d'en avoir du chagrin....

PAULIN.

Ah! Virginie; crois que ta mere ne s'alarme pas ſans raiſon, elle eſt trop prudente & trop ſenſée.... Allons, ma bonne amie; allons la rejoindre.

VIRGINIE.

Oui, allons.... Mais quel bruit entends-je ſous ce feuillage?

PAULIN.

Quelque bête fauve peut-être qui paſſe près d'ici.

VIRGINIE.

C'eſt une jeune eſclave qui ſemble excédée de fatigue.

PAULIN.

Elle ſe ſoutient à peine; elle a l'air bien effrayée.

VIRGINIE.

Volons au-devant d'elle.

SCENE IX.

LES MEMES, SARA, *accourant toute effrayée, & se jetant à genoux dès qu'elle les voit.*

PAULIN.

Ah! qui que tu sois, ne crains rien; dissipe ton trouble & tes alarmes.

SARA, *à genoux.*

Femme belle, homme bon: vous avoir pitié de moi; vous se laisser toucher par mes larmes & mes prières; moi, mourir de fatigue & de peine.

PAULIN.

Ne crains rien, ne crains rien, te dit-on; lève-toi, approche, parle; qu'as-tu?

SARA.

Etre tout hors de moi..... tremblant de tout mon corps.... ciel!..... ah! c'est elle peut-être.....

PAULIN.

Qui?

VIRGINIE.

Qui?

SARA.

Maîtresse à moi..... hélas! être si grand méchante.... être perdue, si elle me trouver...

VIRGINIE.

Rassure-toi, il ne vient personne: elle est donc bien méchante ta maîtresse?

SARA.

Vous voir les marques de ſa colere, ſur mon viſage, ſur mes bras, ſans ce que moi ne pouvoir montrer.

PAULIN.

Peut-on pouſſer la cruauté à cet excès ?

VIRGINIE.

Ton maître l'a pu ſouffrir ?

SARA.

Sans lui, moi être morte ſous les coups.

VIRGINIE.

Apprends-nous donc pourquoi elle t'a traité ſi cruellement ?

SARA.

Sans rien mentir, moi vous conter tout, & vous voir ſi moi le mériter.

N.° 8. *AIR.*

MAIS que finiſſe le printems,
N'aurai, dit-on, moi que ſeize ans;
Maîtreſſe à moi tout au contraire,
En avoir, l'automne dernière,
Cinquante : Eh-bien ! elle enrage : eh ! quoi !
Pour çà faut-il être cruelle ?
Eſt-ce donc la faute de moi,
Si moi je ſuis plus jeune qu'elle ?

2.

Le mari d'elle avoir au plus
Trente ans, à peine révolus;
Mais elle vouloir que lui l'aime :
Lui m'aime mieux; moi, pas de même :
Eh-bien ! &c.
Si maître à moi m'aimer plus qu'elle ?

3.

Maître à moi généreux, galant,
Faire à moi maint joli préſent;
Moi ne pas refuſer bon maître,
Et ſes bontés bien reconnoître:

Eh-bien! &c.

Si moi ſais mieux lui plaire qu'elle?

PAULIN.

La pauvre enfant!

VIRGINIE.

Qu'elle eſt naïve!

PAULIN.

Fatal abus du pouvoir & de l'or, que tu parais condamnable à mon cœur! Peut-on penſer, ſans frémir d'horreur, à quel excès tu rends l'homme barbare & criminel? pauvre malheureuſe! que je te plains! que vas-tu devenir?

SARA.

Dans le premier moment, moi n'avoir pas été maîtreſſe de mon grand déſeſpoir; moi fuir: mais préſentement en avoir repentir & remord: voudrais bien rentrer à la caſe & n'y pas rentrer.... Ah! ſi la pauvre Sara intéreſſer vous un peu, vous la faire ſortir d'un ſi grand embarras; vous implorer grace pour elle, & dire à maîtreſſe que de battre moi ſe contente, ſans battre moi juſqu'à mourir.

N.° 9. TRIO.

VIRGINIE.

PAULIN! elle attendrit mon ame :
Voyons cette méchante femme.

PAULIN.

Elle attendrit auſſi mon ame :
Oui, oui, voyons cette méchante femme.

PAULIN & VIRGINIE.

Si ſon cœur n'eſt pas un rocher :
Ah ! nos pleurs ſauront la toucher.

SARA.

Son cœur eſt plus dur qu'un rocher ;
Mais vos pleurs ſauront la toucher.

VIRGINIE.

Eh ! ton maitre n'eſt pas comme elle ?

SARA.

Non, mon maître n'eſt pas comme elle.

PAULIN, VIRGINIE.

Nous la ſupplierons,
Nous l'attendrirons.

SARA.

Vous le ſupplierez,
Vous l'attendrirez ;

PAULIN, VIRGINIE, SARA.

Il pourra calmer la cruelle ;
Ou de ſa jalouſe fureur,
Empêcher du moins la rigueur.

SARA, *à Virginie.*

Ah ! vous êtes ſenſible au tourment qui me preſſe.

VIRGINIE.

Combien ſon malheur m'intéreſſe!

SARA, *baisant le bas de la robe de Virginie.*

Ah ! que n'êtes-vous maîtresse ?
Et moi
Suivre votre loi !

PAULIN, VIRGINIE.

Dissipons son effroi.

SARA.

Ah ! ma peine est si grave !

Eux.

Oui, sa peine est si grave !

Ensemble.

Sara. Écoutez votre cœur ;
Paulin & Virginie. Écoutons notre cœur,
Tous trois. Et que la pauvre esclave
Vous / nous Doive son bonheur.

PAULIN.

Eh ta mere ?

VIRGINIE.

Ma mere ! ah ! je réponds d'elle : je suis sure qu'en faveur de la bonne action, elle nous le pardonnera tout de suite. Allons *(à Sara)* viens, calme ta peine ; viens, pauvre enfant !

SARA, *à tous deux.*

O ciel ! que vous être bons !

VIRGINIE.

Dis-moi : votre habitation est-elle loin d'ici ?

SARA.

Non pas grandement.

VIRGINIE.

Et le chemin ?

SARA.

SARA.

Le chemin... n'être pas bien bon : le jour on s'en tire ; la nuit seule être mauvais, y avoir grandement à monter, à descendre, grandement de sentiers détournés, ou être aisé de se perdre.

VIRGINIE.

Nous serons sûrement revenus avant la nuit?

SARA.

Oui, si vous venir tout de suite.

PAULIN.

Eh-bien ! ne perdons pas de tems. Partons.

VIRGINIE.

Oui, partons : pauvre infortunée!

SARA, *baisant sa main.*

Moi le dire cent fois, cent mille fois ; que n'être vous maîtresse ! qu'être moi bien contente! *Ils s'en vont.*

N.° 10. FINALE.

CHŒUR.

QU'APRÈS un long voyage,
Il est doux d'arriver au port !
On ne craint plus l'orage,
Ni les revers du sort.
Goûtons des coquillages
De ces heureux rivages :
Ah ! qu'ils sont bons ! qu'ils sont exquis !
Au prix de ces maudits biscuits ! *Ils mangent.*
Buvons ce doux breuvage :
Ah ! qu'il flatte au passage ! *ils boivent.*

Réuniſſons nos voix ;
Et répétons cent fois :
Qu'après un long voyage, &c.

SCENE XI.

LE CHŒUR, HERMINIE, *une lettre à la main.*

HERMINIE.

MÉCHANTE ſœur ! ô femme altière !
Me pourſuivras-tu donc toujours ?
Quinze ans n'ont pu de ta colere
Arrêter le terrible cours !
Tu veux enlever à ſa mere
L'unique fruit de ſes amours !
Méchante ſœur ! ô femme altière !
Me pourſuivras-tu donc toujours ?

Après avoir lu la lettre.

Tu mens, cruelle ! ta naiſſance
Et ton rang & ton bien immenſe
Ne ſont qu'un prétexte impoſteur.
Je te connais ; oui, ta naiſſance
Et ton rang & ton bien immenſe
Sont un prétexte à la vengeance
Qui veille ſans ceſſe en ſon cœur.

Il eſt donc vrai, fille trop chere !
On veut t'enlever à ta mere !

SCENE XII.

LES MÊMES, DOMINGO, BABET.

BABET, *d'abord.*

Ô CHAGRIN ! ô douleur amere !
On vous pourſuivra donc toujours ?

HERMINIE.

On veut enlever à ta mere
Le tendre fruit de ſes amours.

DOMINGO, *paraiſſant.*

Quel chagrin ! quelle peine extrême !
Hélas ! que ſont-ils devenus ?

HERMINIE, BABET, DOMINGO, *au chœur.*

Dites-moi, les auriez-vous vus?

LE CHŒUR.

Qui ?

EUX TROIS.

Qui ? la moitié de *Herminie.* moi-même.
B. D. d'elle-même.

Herminie. Mes
B. D. Ses deux enfans.

LE CHŒUR.

Ils nous ſont inconnus.

SCENE. XIII.

LES MÊMES, SAINT-ALBE.

SAINT-ALBE.

Quel chagrin ! quelle peine extrême !
Helas ! que ſont-ils devenus ?

HERMINIE, SAINT-ALBE.

Enſemble.

Herm. O vœux d'une indiſcrette mere !
St. Albe. O vœux d'un trop ſenſible pere !
Tous deux. Que vous êtes mal accomplis !

HERMINIE.

Si j'y conſens, ſi j'obéis,
Que deviendra ma Virginie ?

SAINT-ALBE.

Que deviendra mon pauvre fils,
S'il faut qu'elle lui soit ravie ?

HERMINIE., *après un moment de silence.*

Non, je n'y consentirai pas.

SAINT-ALBE, BABET, DOMINGO.

Non, vous n'y consentirez pas.

TOUS QUATRE.

Ce seroit vouloir leur trépas.

LE CHŒUR, *au fond du théâtre.*

Qu'après un long voyage, &c.

LES QUATRE.

Qu'ils sont heureux ces gens !

HERMINIE, SAINT-ALBE, *à Domingo.*

Tâche de découvrir au moins si pour long-tems
Ce marin est venu sur ce rivage.

Domingo sort.

SCENE XIV.

LES MÊMES, *hors Domingo.*

LE CHŒUR.

Quelle liqueur !

LES TROIS AUTRES.

Quelle douleur !

LE CHŒUR.

Vive la belle humeur !

LES TROIS AUTRES.

Ah ! quel malheur !

LE CHŒUR.

Buvons ce doux breuvage, &c.

LES AUTRES.

Qu'ils jouiſſent d'un doux partage :
Que je porte envie à leur ſort !

SCENE XV.

LES MÊMES, DOMINGO.

DOMINGO.

Moi, ne ſais, malheureuſe mere !
Mais on parle d'embarquement.

HERMINIE, SAINT-ALBE, BABET.

Ciel ! quelle eſt *Herminie*, *St. Albe*, *A.* ma, ſa miſere !

LE CHŒUR.

Quel doux moment !

LES QUATRE AUTRES.

Quelle douleur amere !

LE CHŒUR.

Quelle liqueur !

LES AUTRES.

Ah ! quel malheur !
Ciel ! quelle eſt ta rigueur !
Quelle douleur amere !

HERMINIE.

Si je refuſe, que fait-on ?
Ce marin m'a parlé d'un ton
Bien fait pour troubler une mere.

SAINT-ALBE.

Mais après tout, que peut-il faire ?

HERMINIE.

Je ne ſais ; mais ce ton ſevere
Eſt fait pour troubler une mere.

LES QUATRE ENSEMBLE.

Bab. Dom. Paix ! paix ! parlons bas, le voici....
Her. S. Alb. Dieux ! dieux ! parlons bas, le voici.

SCENE XVI.

LES MEMES, LE CAPITAINE, SA SUITE.

LE CAPITAINE.

VOTRE fille n'eſt point ici :
Madame, je ſens votre peine ;
Mais il faut prendre ce parti ;
Mon ordre veut que je l'emmène.

HERMINIE.

Ah ! que vous nous cauſez de peine !
Cruelle ſœur ! quelle eſt ta haine !
Prendre un ſi rigoureux parti.

LE CAPITAINE.

Banniſſez votre peine :
C'eſt pour faire ſon bonheur.

LES AUTRES.

Ah que vous me / nous cauſez de peine !

Pour ma / ſa fille quel malheur !

LE CAPITAINE.

Je ſuis fâché de votre peine ;
Mais il faut prendre ce parti :
Tel eſt mon ordre ; le voici, *montrant la lettre de la tante.*
A part. Et j'ai de plus cet autre ci.

ENSEMBLE.

Ah ! que vous me / nous cauſez de peine.
Prendre un ſi rigoureux parti.

LE CAPITAINE.

Je ſuis fâché de votre peine :
Mais il faut prendre ce parti.

LE CAPITAINE, *au Chœur.*

Et vous, enfans !

LE CHŒUR.

Mon Capitaine ?

LE CAPITAINE.

Nous ſerons peu de tems ici.

LE CHŒUR.

Tant pis, morbleu ! mon capitaine ;
Car nous nous trouvons bien ici.

LE CAPITAINE.

Voyez à fond de cale ; allez à la carêne :
Nous ſerons peu de tems ici.

LE CHŒUR.

Tant pis, tant pis, mon capitaine !
Car nous ſommes fort bien ici.

LE CAPITAINE ET LE CHŒUR.

Allez tout
Allons tout préparer ; le vent eſt favorable.

LES AUTRES.

Que notre ſort eſt déplorable !

Tous enſemble.

LE CAPITAINE.

Je ſuis fâché de votre peine :
Mais il faut prendre ce parti.

LES QUATRE.

Quelle douleur ! ah ! quelle peine !
Prendre un ſi rigoureux parti.

LE CHŒUR.

Voyons à fond de cale ; allons à la carêne ;
Nous ſerons peu de tems ici.

ACTE SECOND.

Le Théâtre répréſente une Forêt, avec des roches très-eſcarpées.

SCENE PREMIERE.

DOMINGO, BABET.

DOMINGO.

Nous avoir déjà parcouru une grande partie de la fôrêt ſans les trouver. Toi être fatiguée, ma petite Babet. Pauvres enfans ! où ſont-ils ?

BABET.

Repoſons-nous. La forêt ſe partage ici en pluſieurs ſentiers ; que ſait-on ? ils peuvent venir par un de ces chemins.

DOMINGO.

Eh-bien ! reſtons ici un moment.

BABET.

Mais que dirons-nous à ſa mere ?

DOMINGO.

N'en ſavoir rien.

BABET.

Que je ſuis inquiète & chagrine !

DOMINGO.

Et moi donc ?

BABET.

C'eſt dans de tels momens que l'on ſent combien on eſt attaché à ceux qu'on aime.

N.o 14. *AIR.*

Je n'ai pas encore eu d'amant,
Et m'en ſuis paſſée à merveille.
La nuit, je dors tranquillement;
Le jour, tranquillement je veille.
J'ignorai, juſques à ce jour,
Comme on eſt quand d'amour on aime;
Mais ſi je ſuis neuve en amour,
En amitié je ne ſuis pas de même.

2

D'un ſentiment ſi doux, ſi vrai,
J'aime Paulin & Virginie,
Qu'à l'inſtant même, ſans délai,
Pour eux je donnerois ma vie.

J'ignorai, etc.

3.

Je ne deſire nullement,
Amour, de connaître ta flamme;
Je m'en tiens au plaiſir charmant
Qu'à chaque inſtant goûte mon ame.

J'ignorai, etc.

DOMINGO.

Fille qui peut penſer d'une manière ſi délicate, être digne d'avoir le plus parfait amant & toi l'avoir bientôt, ſois en ſûre.

BABET.

J'attendrai ce moment ſans plaiſir & ſans peine.

DOMINGO.

Tout de bon?

BABET.

Oh! tout de bon.

DOMINGO, *s'enhardiſſant d'abord & après s'embarraſſant.*

Mais, ça n'être pas poſſible .... car enfin, mam'ſelle.... avec un air... un regard..... un tour ſi... *(à part)* ah ! mon Dieu, volià que je m'embarraſſe encore!

BABET.

Si mes yeux & mon air ſont des menteurs, eſt-ce ma faute ?

DOMINGO, *à part.*

Tâchons de redevenir hardi. *(haut.)* Vous premettre à moi, s'il vous plaît, de ne pas croire cela. Non, Babet ; toi, beau faire, être une hiſtoire que toi me conter. *(à part)* Bien, très-bien.

BABET.

A qui diantre en a-t-il ?

DOMINGO.

Toi n'avoir pas le cœur tendre ! à d'autres, mam'ſelle, à d'autres. Non, cela ne ſe pouvoir pas.

BABET.

Mais je ne vous conçois pas, M. Domingo.

DOMINGO, *ſe troublant.*

Mais ſi ce cœur n'être pas tel que vous le dire.

BABET.

Eh-bien ! qu'en ſera-t-il ?

DOMINGO.

En ſera, mam'ſelle.... que moi avoir deſſein...

BABET.

De quoi ?

DOMINGO.

De quoi ? de vous... (*à part*) ah ! malheureux ; voilà mon embarras qui me reprend encore.

DUO.

BABET, *à part.*

Qu'a-t-il donc ?

DOMINGO, *à part.*

Ne pouvoir parler...
Sentir un poids là qui m'oppresse...

BABET, *à part.*

Son air, ses yeux me font trembler....
Ciel ! quelque mal subit l'oppresse !...
Qu'avez-vous ?

DOMINGO.

Rien.

BABET.

Mais je vois bien
Moi que vous avez quelque chose....
De ce trouble, quelle est la cause ?

DOMINGO.

La cause ?

BABET.

Oui.

DOMINGO.

C'est qu'entre nous...

BABET.

Eh-bien ! parlez donc...

DOMINGO.

Non, je n'ose.

BABET.

Je le veux.

DOMINGO.

C'eſt que voyez-vous,
Vois-tu, Babet, ſi dans ton ame,
Qui brille dans tes yeux ſi doux....
Moi ſelait pénétrer la flame....

BABET.

Que veut-il dire avec ſa flame ?

DOMINGO.

Si Babet étoit comme moi....

BABET.

Quand Babet ſeroit comme toi.

DOMINGO.

Elle auroit là, je ne ſais quoi...
Qui ſe ſent mieux qu'il ne s'explique:
Ah! ſi moi ſavoir la rubrique....
Babet, moi t'expliquerai ça....

BABET.

Je n'entends rien à tout cela.

DOMINGO.

C'eſt pourtant clair.

BABET.

Tu peux t'entendre:
Mais moi,
Je ſuis de bonne foi;
Je n'ai pas l'art de te comprendre.

DOMINGO.

Eh-bien! moi vas me faire entendre
Si clair, que tu vas me comprendre.
Il dit cela très-rapidement.
Moi t'aimer de tout mon cœur,
Rien n'égaler mon ardeur:
N'avoir qu'une ſeule envie
D'être à toi toute ma vie:
Ah! (*il fait un grand ſoupir.*)

BABET.

Rien n'eſt plus clair que cela,
On ne peut pas s'y méprendre :
Domingo, pour ce coup là,
Je commence à te comprendre

DOMINGO, *vivem. & l'air joyeux.*

Eh-bien ! vas-tu, cher amour,
Payer moi d'un doux retour ?

BABET.

Doucement, doucement : peste !
Tu me parais un peu leste.
Il faut ſavoir avant tout,
Si tu ſeras bien fidelle. . .

DOMINGO.

Oh ! oui, oui, oui, oui, ma belle !
Fidèle & conſtant ſur-tout.

BABET.

Bien conſtant & bien fidelle.

DOMINGO.

Oui, oui, cent fois oui, ma belle !

BABET.

Eh-bien !

DOMINGO.

Eh-bien !

BABET.

Nous verrons ça.

DOMINGO.

Ciel ! ô ciel ! que dis-tu là ?

BABET.

Oui, nous verrons ça, te dis-je !

DOMINGO.

Hélas ! que ce mot m'afflige !
Babet, promets-moi qu'un jour

Toi payer mon tendre amour
Du plus ſincere retour.

BABET.

Oui, peut-être bien qu'un jour
Je payerai ton tendre amour
Du plus ſincere retour.

DOMINGO, *ſans chanter.*

Promets-le moi.

BABET.

Oui, peut-être bien qu'un jour
Je payerai ton tendre amour
Du plus ſincere retour.

DOMINGO.

Ah! moi faire tant qu'un jour
Toi payer mon tendre amour
Du plus ſincere retour.

DOMINGO.

Babet, donner à moi d'avance un petit gage... là... le plus léger de tous (*il veut lui baiſer la main.*)

BABET, *retirant ſa main.*

Non, non; continuons plutôt à chercher Paulin & Virginie.

DOMINGO.

Quoi! rien?

BABET.

Rien.

DOMINGO.

Allons donc, partons, puiſque toi le vouloir ainſi. Vas par-là, & moi par ici: peut-être, à la fin, nous les retrouverons, & le ciel n'être pas ſi rigoureux que toi, méchante, qui ne vouloir pas aimer le pauvre Domingo... qui t'aimer tant.

BABET, *prête à disparaître, d'un air malin.*

Sans adieu, Domingo.

DOMINGO, *d'un air triste.*

Sans adieu, chere amie . . .

(Ils partent.

SCENE II,

VIRGINIE, PAULIN.

Ils paraissent, à la pointe du rocher, excédés de fatigue : Paulin se soutenant à peine sur un bâton ; Virginie appuyée des deux bras sur Paulin : ils descendent du rocher avec la plus grande difficulté.

MELODRAME.

VIRGINIE.

Ah ! paulin, je n'en puis plus.....

PAULIN.

Ma bonne amie, allons, un peu de courage,

VIRGINIE.

Ce n'eſt pas lui qui me manque.

PAULIN.

Tiens ſeulement juſqu'à ce tronc d'arbre.

VIRGINIE.

Ah ! c'eſt tout ce que je pourrai.

PAULIN.

Appuis-toi sur moi tant que tu voudras.

VIRGINIE.

Mais toi-même.

DOMINGO.

Ne crains rien ; la peine & ton danger me donneront encore assez de force.

(*Fin du Mélodrame.*)

VIRGINIE.

Ah! nous y voilà ; asseyons-nous ici.

PAULIN, *l'aidant à s'asseoir au pied d'un arbre.*

Volontiers ; je suis bien las aussi .... quel lieu solitaire & sauvage! nous nous sommes mépris dans notre route.

VIRGINIE.

Je croyais pourtant bien que c'était celle par où nous sommes passés ce matin.

PAULIN.

Si je pouvais au moins découvrir un ruisseau, mes forces renaîtraient, & je te conduirais à la plus prochaine habitation.

VIRGINIE.

Ah ! Paulin, nous trouverons ici notre tombeau.

PAULIN.

Notre tombeau ! que dis-tu ? Qui ? toi, mourir, Paulin te perdre ?

VIRGINIE.

Pardonne-moi, mon cher ami, c'est moi qui l'ai voulu.

PAULIN.

PAULIN.

Toi! pas plus que moi. Nos cœurs n'en font qu'un; un même nœud, un même ſentiment ne les raſſemble-t-il pas ? il s'agiſſoit d'une bonne action, ils ont volé au même but; prends courage, ne t'afflige pas

VIRGINIE.

Ah ! je ſouffre bien.

PAULIN.

Quel malheur ! quel deſtin affreux ! mon ame en eſt confondue. Nous nous empreſſons d'obliger une malheureuſe eſclave ; notre zèle eſt payé du prix le plus flatteur, nous déſarmons ſa maîtreſſe peu contente de lui pardonner ; elle lui accorde la liberté. Quel commencement plus heureux eût jamais une iſſue plus fâcheuſe?

VIRGINIE.

Et ma mere, mon cher Paulin.

PAULIN.

Et mon pere!

VIRGINIE.

Dans quelle triſteſſe profonde ils doivent être plongés tous les deux ! ah ! mon ami, nous nous ſommes trop livrés aux premiers mouvemens de nos cœurs, moi ſur-tout : que cet exemple nous ſerve de leçon : oui, je le ſens à préſent ; une fille bien née ne doit pas même faire une bonne action, ſans le conſentement de ceux dont elle tient le jour.

PAULIN.

Nous ſommes bien à plaindre.

N.° 16. *DUO.*

Enſemble.

Est-ce donc là la récompenſe
Due à ce que nous avons fait?

PAULIN.

Ciel inhumain ! mais gardons le ſilence.

Enſemble.

Oui, gardons le ſilence,
Le plus léger murmure eſt toujours un forfait.

Ils essaient de se mettre à genoux, mais ils ne le peuvent pas.

Je me proſterne en ta préſence,
De l'univers ſuprême auteur !

PAULIN.

S'il faut une victime à ton courroux vengeur,
Frappe-moi : mais au moins épargne l'innocence.

Enſemble.

VIRGINIE.

Grand Dieu ! grand dieu ! ne nous ſépare pas;
Je trouverai du moins quelque charme au trépas.

PAULIN.

Grand Dieu ! grand Dieu ! non, ne l'écoute pas,
Et que je ſois tout ſeul victime du trépas.

PAULIN.

Virginie, amante ſi chere !
Le ciel t'écoute, il t'entend;
Oui, tes vœux le rendront moins ſévere;
Il voit tes pleurs en cet affreux inſtant;
Il les voit inonder ſon plus parfait ouvrage;
Il en aura pitié, ne perdons point courage.

Grand dieu ! etc.

VIRGINIE.

Qu'allons-nous devenir?

PAULIN.

Je l'ignore.

VIRGINIE.

Tous deux seuls en ce lieu sauvage, tous deux hors d'état de nous soutenir : la nuit qui s'approche.... quelle situation ! que résoudre? que faire?

PAULIN.

Si nous appellions?

VIRGINIE.

Que veux-tu qui nous réponde en ce séjour solitaire?

PAULIN.

N'importe ; essayons toujours, & sions-nous à la bonté du ciel : il aura peut-être pitié de nous.

N.° 17. FINALE.

PAULIN.

O peine ! ô douleur infinie !
Il appelle.
Domingo ! Domingo !....
Je n'entends que l'Echo.
Oui, ma chere Virginie,
C'est ici notre tombeau !
O douleur infinie !
(*Il appelle plus fort*) Domingo !

SCENE III.

LES MÊMES, DOMINGO.

DOMINGO, *sans qu'on le voie encore.*

Me voici.... Paulin..... seroit-ce vous?

PAULIN.

Oui, Domingo près d'ici pourroit être;
Grand Dieu! tu prens pitié de nous.

DOMINGO, *sur la pointe du rocher.*

Moi revoir enfin ce cher maître.
Il descend avec rapidité.
Mais que vois-je? grands Dieux!
Quels maux, divine Virginie!
Quels maux ont pu dans ce séjour affreux?....

VIRGINIE.

Je suis anéantie
De peine, de fatigue.

DOMINGO.

Hélas!

VIRGINIE.

Paulin aussi;
Et malgré nous il faut rester ici.

PAULIN, VIRGINIE.

Virg. Pardonne, ô ma sensible mere!
Paul. Pardonne, ô mon généreux pere!
Un cœur sensible, généreux,
Peut-il redouter ta colere?
Oui, oui, deux cœurs sensibles, généreux,
Doivent trouver grace à tes yeux.

DOMINGO, *a part.*

Que ma force au courage
Ne répond-elle, hélas!
Les porter dans mes bras
Tous les deux, comme en leur jeune âge.
Mais oui, oui, c'est Babet. Babet, Babet, viens çà;
Viens vîte, vîte; les voilà...

SCENE IV.

LES MÊMES, BABET.

BABET, *courant.*

Quoi, vraiment?

DOMINGO.

Oui.

BABET.

Grand Dieu ! daignez m'ôter de peine.
Qu'étiez-vous devenus,
Que depuis ce matin notre recherche eſt vaine ?

DOMINGO.

Dans le fond de ces bois tous deux s'être perdus :
Hélas ! ſi toi ſavoir leur peine....

BABET.

Mais quelle eſt donc leur peine ?
Quel eſt leur tourment rigoureux ?

VIRGINIE, PAULIN.

Nous avons trop ſuivi notre cœur généreux.

PAULIN.

Le ſort jaloux ici nous retient tous les deux.

VIRGINIE.

Ah ! ce n'eſt rien qu'il nous prodigue,
La faim, la ſoif & la fatigue ;
Mais nos parens .... ô tourment rigoureux !

QUATUOR.

PAULIN, VIRGINIE, DOMINGO, BABET.

Elle : Pardonne, ô ma ſenſible mere !
Lui : Pardonne, ô mon généreux pere !
Un cœur ſenſible & généreux
Peut-il redouter ta colere ?
Oui, oui, deux cœurs ſenſibles, généreux
Doivent trouver grace à tes yeux.

BABET, *à Domingo.*

Quel dommage !

DOMINGO.

Quoi ! quel dommage !...

BABET.

Mais.... que tu ſois ſi vieux.

DOMINGO.

Eh ! que dis-tu, Babet ? moi n'être pas si vieux.

BABET.

Eh-bien ! te sens-tu le courage ?

DOMINGO.

De quoi ?

BABET.

De les porter tous deux.

DOMINGO.

Oui, oui, Babet, j'y pense ;
Et de ce pas j'y cours.
Je vais en grande diligence
Au logis chercher du secours.

BABET.

Allons, fais diligence.

DOMINGO, *à part.*

Ce que j'étois, moi n'être plus.
à Babet. Oui, oui, moi faire diligence.
à part. Mes efforts sont superflus ;
Ce que j'étais moi n'être plus.

Tout ce Dialogue de Babet et Domingo se chante entre eux à part, pendant que Paulin et Virginie chantent à part entre eux :

Pardonne, ô ma sensible mere ! etc.

SCENE V.

LES MÊMES SAUVAGES INDIENS, *sur le rocher*

CHŒUR.

Ce sont eux ! ô bonheur extrême !
Ce sont eux ! oui, ce sont eux-même !

Ils disparaissent un moment et reparaissent avec d'autres

PAULIN, VIRGINIE, BABET, DOMINGO.

Ciel ! quel bruit ?

BABET.

Je tremble d'effroi.

DOMINGO.

Ne crains rien : calme toi.

CHŒUR DE TOUS LES SAUVAGES, *reparaiſſant.*

Deſcendons : ô bonheur extrême !
Ce ſont eux ; oui, ce ſont eux-même !

LE CHEF.

Nous, vous connaître.

PAULIN.

Nous !

LE CHEF.

Vous, aimables enfans,
Vous avoir ce matin fait une œuvre admirable :
Nous l'avoir vue, en être encor tout enchantés !

PAULIN.

Eh ! quelle œuvre admirable ?

LE CHEF.

Vous avoir obtenu d'une femme intraitable
Le pardon d'un eſclave avec ſa liberté.
Ce trait de généroſité
Vous rendre à jamais cher à toutes nos peuplades :
L'avoir dit auſſitôt à tous mes camarades ;
Eux avoir réſolu, d'un unanime accord,
D'en témoigner à vous notre joyeux tranſport.
Au Dieu de la lumière,
En tout lieux, en tout tems,
Nous adreſſer nos chants :
Notre hommage ſincere,
Les adreſſer de même à vous, tendres amants !
Les mortels bienfaiſants
Sont des Dieux ſur la terre

LE CHŒUR *répète* : Au Dieu, *&c.*

DOMINGO, *à Babet.*

Moi te l'avoir bien dit, moi les connoître bien :
Les gens de mon pays être tous gens de bien.

PAULIN, *au Chef.*

Voyez-nous pénétrés d'une reconnoiſſance
Qui ne ſauroit trouver des mots pour l'exprimer :
Quoi ! vos cœurs à ce point daignent nous eſtimer :
Un ſimple trait de bienfaiſance
Que tout ſenſible cœur pourrait exécuter,
Devait-il jamais ſe flatter
D'une ſi belle récompenſe ?
Quelle adoucit notre ſouffrance

LE CHEF.

Quoi ! vous ſouffrir ! que nous tous être heureux.
Si nous pouvoir finir vos tourmens rigoureux !

DOMINGO.

Eux accablés de fatigue cruelle,
Ne pouvoir pas retourner au logis.
Pour les y reporter, moi, moi bien avoir du zele,
Mais n'avoir plus la force de jadis.

LE CHEF.

Eh-bien ! nous rendre à vous ce bon office.

DOMINGO, *ſautant de joie.*

Mes pays, mes amis ! c'eſt le plus grand ſervice.

LE CHEF, *aux autres Indiens.*

Allons, allons ſoudain
Former de ces rameaux un double palanquin.

Avec le chef.

Hâtez-vous,
A l'ouvrage,
Hatez-vous,

Hâtez-vous,
Bon courage.
Hâtez-vous,

VIRGINIE, PAULIN, BABET, DOMINGO.

Plus de peine, plus de chagrin.

LES INDIENS.

A l'ouvrage,
Bon courage ;

VIRGINIE, PAULIN.

De vos bontés nous sommes confondus.

LES INDIENS.

C'eſt ſecourir l'honneur, la beauté es vertus:
Que tous les blancs n'être t'ils vos emblables

PAULIN, VIRGINIE, BABET, DOMINGO.

Nos
Quel plaiſir ! maux ſuccede en ce beau jour
leurs

BABET, DOMINGO.

Ah ! puiſſe-t-il n'avoir aucun fâcheux retour

LES INDIENS.

Nous, vous guider bientôt juſqu'en votre ſéjour.

Virginie et Paulin sont conduits par Babet, Domingo et les Indiens avec beaucoup de peine jusqu'au Palanquin. Ils s'y placent et on se met en marche pour les reconduire à leurs habitations ; pendant la marche, les Indiens recommencent l'hymne, Au Dieu de la lumiere, *etc.*

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente l'extérieur de l'habitation d'Herminie.

SCENE PREMIERE.

HERMINIE, SAINT-ALBE.

HERMINIE.

Ce Capitaine eſt inflexible. Que nous ſommes malheureux, ma chere Virginie ! on veut donc te ravir à ta mere ! Chers enfans ! quêtes-vous devenus ?.... Saint-Albe, je ne vois pas revenir Domingo. Ce Capitaine auroit-il exécuté.... Hélas ! nous eſpérions paſſer nos jours ici dans le ſein du bonheur & de la paix : que notre attente eſt trompée !

SAINT-ALBE.

Il n'eſt plus de bonheur pour nous ſur la terre ; il va fuir loin de nous avec Virginie.

N.° 18. DUO.

Nos maux ſont à leur comble.

SAINT-ALBE.

Ah ! quel excès de peine !

HERMINIE.

Ciel inhumain !

SAINT-ALBE.

Ciel en courroux !

Enſemble.

Nous avons donc bien mérité ta haine,
Que tu lançasſur nous
De ſi terribles coups !

HERMINIE.

Quel ſort affreux !

SAINT-ALBE.

Quel deſtin eſt le nôtre !

Enſemble.

Tous deux également plongés dans la douleur ;
L'un n'a pas même la douceur
De pouvoir conſoler l'autre.
Ah ! quelle peine ! Ah ! quel malheur !
Qu'il m'accable ! qu'il me tourmente !
Mon ame faible, languiſſante
N'en peut ſupporter la rigueur.

On entend de loin la marche des Indiens.

HERMINIE.

Mon cher Saint-Albe, je friſſonne :
Entendez-vous ce bruit ? c'eſt lui, c'eſt le cruel !
Ah ! Dieu ! mon ame m'abandonne :
Je cède à mon trouble mortel. *Elle s'aſſied.*

SAINT-ALBE.

Grand Dieu ! quelle eſt notre miſere ?

Il va voir d'où vient ce bruit, & revient.

Calmez-vous : ce ſont mes enfants.

SCENE II.

LES MÊMES, VIRGINIE, PAULIN, BABET, DOMINGO, INDIENS.

CHŒUR D'INDIENS, *à demi-voix & qui augmente peu-à-peu.*

AU Dieu de la lumière.

Sur la fin du cœur Virginie et Paulin paraiſſent ſur les palanquins, on les dépoſe au fond du théâtre ; Herminie et Saint-Albe vont à eux.

VIRGINIE, PAULIN.

O mon pere !
O ma mere !
Quel plaisir je ressens !

HERMINIE, SAINT-ALBE.

Mes enfants, mes chers enfants !

LE CHEF.

O trop heureux parens !
Aimer bien ces enfans :
Non, rien n'est plus aimable :
Eux avoir ce matin fait un œuvre admirable,
Qu'à jamais, à jamais célébreront nos chants.
Grace à leurs pleurs, à leur priere,
Une esclave en ce jour voit finir sa misere.
Aimer bien ces enfants, &c.

SAINT-ALBE.

Quels mortels vertueux !

Avec Herminie.

Ciel, juste & généreux,
Charge toi de leur récompense.
Comment, dans ces moments affreux,
Reconnaître leur bienfaisance ?

à Babet et Domingo : aux Indiens.

Donnez-leur tous vos soins : Quelle reconnaissance
pourra jamais ? ....

LE CHEF.

Etre utiles à vous,
Etre assez douce récompense :
Ah ! puissiez-vous encore avoir besoin de nous !
D'un zele tout semblable avoir vous l'assurance.

Ensemble.

HERMINIE, SAINT-ALBE, VIRGINIE, PAULIN.

Rien ne peut égaler notre reconnoissance.

LES INDIENS.

Oui, d'un zele semblable ayez tous l'assurance.

Les Indiens sortent avec Babet & Domingo.

SCENE III.

HERMINIE, SAINT-ALBE, VIRGINIE, PAULIN.

HERMINIE, *à part.*

Hélas !

VIRGINIE.

Tu soupires ?

PAULIN.

Qu'avez-vous, mon pere? (*à son pere & à Herminie*) Quoi, vous détournez les yeux!

VIRGINIE, *aux mêmes.*

Vous versez des pleurs; parlez donc.

SAINT-ALBE.

Laissez-nous, mes enfans : ne nous interrogez pas : vous serez trop tôt instruits de nos malheurs & des vôtres.

N.° 19 *AIR.*

VIRGINIE.

Ma mere, seul bonheur, seul plaisir de ma vie,
Tu n'aimes donc plus Virginie ?
Elle ne peut donc plus partager ta douleur ?
Elle a pourtant toujours le même cœur,
Le même amour pour toi : parle avec confiance;
Soit sure, quelque soit le mal que tu ressens,
Qu'il ne peut égaler la rigueur des tourments
Que me fait éprouver ton funeste silence.
Ma mere, &c.

HERMINIE.

O malheureuse fille !

VIRGINIE.

Ciel ! que dis-tu ?

HERMINIE.

O cent fois plus malheureuse mere !

VIRGINIE.

Parlez.

HERMINIE.

Je ne le puis.

VIRGINIE, *se jettant à genoux.*

Je t'en conjure.

HERMINIE.

Je n'y saurois tenir.

PAULIN.

Quel mystère ! Herminie.... expliquez-vous.

HERMINIE.

Il faut rompre le silence.... Tiens, cher Paulin, lis, & pèse bien ces mots, ces mots affreux, auteurs de notre misere.

Paulin lit la lettre.

« *Vous avez mérité votre sort pour avoir épousé un* » *aventurier. Vous éprouvez que les passions portent avec* » *elles leur châtiment, et la mort de votre mari est une* » *juste punition du ciel. Vous avez bien fait de passer* » *aux Isles plutôt que de déshonorer ma famille ;* (quel » insolent orgueuil !) *au reste, vous êtes dans un bon* » *pays, où tous le monde fait fortune, excepté les pa-* » *resseux. Je vous engage cependant à passer en France :* » *mais si votre santé ne vous permet pas d'entreprendre* » *un si long voyage, envoyez-moi Virginie, à laquelle je* » *destine tous mes biens, et la main d'un époux digne* » *de mon rang.*

» *En cas de refus, le Capitaine exécutera forcément* » *les ordres dont il est chargé.* »

SCENE IV.

SAINT-ALBE, PAULIN.

PAULIN, *accourrant désolé.*

O RAGE ! ô douleur infinie !
Qui ? moi, perdre ma Virginie !
Plutôt perdre cent fois la vie
Que de souffrir un tel malheur !

SAINT-ALBE.

Mon fils, calme cette furie.
Ecoute-moi, je t'en supplie :
Ah ! vois mon ame anéantie
Sous le fardeau de la douleur !

PAULIN.

Oui ! tout redouble ma furie.
On veut m'enlever Virginie...
Oui, je perdrai plutôt la vie
Que de souffrir un tel malheur ;

SAINT-ALBE.

Ecoute-moi, je t'en supplie.

PAULIN.

Moi, souffrir cette perfidie !

Ensemble.

PAULIN.

Oui, je perdrai plutôt la vie
Que de souffrir un tel malheur.

SAINT-ALBE.

Ah ! mon ame est anéantie
Sous le fardeau de la douleur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VIRGINIE.

VIRGINIE, *accourant désolée.*

O PEINE ! ô douleur infinie !

O malheureuse Virginie !
Ah ! je perdrai plutôt la vie
Que de souffrir cette rigueur.

PAULIN, *la prenant.*

Viens dans mes bras, ma Virginie :
Ah ! n'y crains plus rien pour ta vie ;
La mienne me sera ravie
Avant de souffrir ce malheur.

SAINT-ALBE.

Ah ! mon ame est anéantie
Sous le fardeau de la douleur.

PAULIN.

Injuste ! barbare Herminie !
Tu veux m'ôter ma Virginie !
Je souffrirais un tel malheur ?

VIRGINIE.

Paulin, ô moitié de ma vie !
Qui l'aurait dit que Virginie
Eprouveroit un tel malheur !

PAULIN.

Qu'il vienne ici ton ravisseur.

Ensemble.

PAULIN.

Il faudra qu'il m'ôte la vie
Avant de souffrir ce malheur.

VIRGINIE.

Oui, je perdrai plutôt la vie
Que de souffrir cette rigueur.

SAINT-ALBE.

Ah ! mon ame est anéantie
Sous le fardeau de la douleur.

PAULIN, *appercevant Herminie.*

Que vois-je, ô douleur infinie !
C'est cette cruelle Herminie
Qui veut m'ôter ma Virginie
O peine ! ô funeste malheur

SCENE VI.

SCENE VI.

SAINT-ALBE, PAULIN.

OUI, c'eſt elle, c'eſt Herminie,
Qui veut t'ôter ta Virginie :

HERMINIE.

Mais écoute, je t'en ſupplie,
Et prends pitié de mon malheur.

PAULIN.

Vous écouter, cruel auteur
De tous les tourments de ma vie.

Enſemble.

PAULIN.

Je perdrai plutôt la vie
Que de ſouffrir un tel malheur.

VIRGINIE.

Ah ! j'en perdrai plutot la vie
Que de ſouffrir cette rigueur.

HERMINIE.

Ecoute-moi je t'en ſupplie,
Et prends pitié de mon malheur.

SAINT-ALBE.

Ah mon ame eſt anéantie
Sous le fardeau de la douleur.

HERMINIE, *à Paulin.*

Je t'en conjure, calme-toi un moment coute moi, Paulin, mon ami, mon fils !

PAULIN.

Moi, votre fils ! vous, ma mere ! vous, barbare qu, ſans pitié, trahiſſant tout,

l'honneur, l'amour, la tendreſſe, me privez de ce que j'ai de plus cher au monde.

HERMINIE.

Mais encore une fois, écoute.

PAULIN, *lui rendant la lettre.*

Eh! que me fait cette lettre; ſon ſtyle ne ſert qu'à me confondre & à m'irriter. Peut-elle avoir le moindre droit ſur mon cœur? peut-elle m'ôter tous ceux que j'ai ſur votre fille & ſur vous? oui, oui, ſur vous. Ne vous ſouvient-il plus que quand vous nous teniez dans vos bras, Virginie & moi, jeunes enfans tous les deux, vous nous avez cent fois unis enſemble, en nous donnant les noms d'époux que vous trouviez alors ſi doux & ſi charmans? Ne vous ſouvient-il plus que cette chere Virginie fut toujours tout pour moi? qu'elle eſt mon bien, ma richeſſe, mon bonheur, mon eſpérance, mon unique eſpérance? & vous voulez aujourd'hui, d'un cœur, d'un cœur de feu, comme le mien, arracher la flamme dévorante que vous y avez allumée, que vous y avez entretenue? — Eh-bien! ſi ma juſte fureur ne peut s'aſſouvir dans le ſang de mon lâche raviſſeur, du moins le barbare ne m'empêchera pas de m'attacher juſqu'à la mort ſur les traces de ma Virginie.

AIR.

DU bord eſcarpé du rivage,
Je me lance au ſein des flots;
Et j'y prétends ſuivre à la nage
Mon bien, ma vie & mon repos.

A Virginie.

Je ne pourrai long-tems te ſuivre;

Mais du moins je ſerai content,
Si je puis, en ceſſant de vivre,
Te voir juſqu'au dernier inſtant.

A Herminie.

Puiſſe, Herminie! un flot propice
Rapporter bientôt à vos yeux
La victime d'un ſacrifice
Si cruel & ſi douloureux!
Puiſſe un œil de pitié ſe retourner vers elle!
Puiſſe, pour prix d'un amour ſi fidelle,
Vous échapper, en ce moment affreux,
Quelques ſoupirs & quelques faibles larmes!
Si je ſuis malheureux, au moins mon ombre alors
Goûtera quelques charmes
Dans le ſombre empire des morts.

Du bord eſcarpé, &c.

Cruel! que tu te plais à me déchirer le cœur!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DOMINGO, BABET.

DOMINGO, *triſtement.*

Ah! n'être plus moyen de s'en défendre. Déjà plus de la moitié de ſes gens être ſur le vaiſſeau.

HERMINIE.

Hélas!

VIRGINIE.

Juſte Ciel!

BABET.

Le voici, ce cruel capitaine.

PAULIN.

A son nom seul, je sens mon cœur se gonfler de rage.

HERMINIE.

Calme-toi.

VIRGINIE.

Quel moment!

SAINT-ALBE.

Mon fils!

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, SOLDATS.

LE CAPITAINE.

Madame, je suis prêt à partir; il faut faire avertir Mademoiselle votre fille.... seroit-ce elle que je vois?

HERMINIE.

Oui, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Elle est jeune & belle: on ne peut avoir un air plus intéressant.... j'aurai soin d'un dépôt si précieux. Mais le tems presse; il faut vous séparer; allons.

PAULIN, *s'emparant de Virginie.*

Eh quoi! mere faible & insensible, sur une simple

lettre, vous souffrez qu'on vous enlève l'unique objet à qui vous avez donné le jour! mon épouse, mon amante, ma Virginie, ce que le ciel a produit de plus parfait, pour la remettre.... à qui? j'en frémis de rage & d'horreur; pour la remettre à la plus cruelle, à la plus méchante des femmes, qui fait périr son propre frere. Ah! c'en est trop; oui, c'en est trop, Madame. Si la nature peut se taire au fond de votre cœur, l'amour réclame au fond du mien contre un acte injuste, tyrannique, dont s'indignent la tendresse & l'honneur.

LE CAPITAINE, *mettant la main sur son épée.*

L'honneur, jeune imprudent!

PAULIN.

Traitez-moi d'imprudent, d'insensé; peu m'importe. Elle a ma foi; tous mes jours lui sont consacrés; nos liens sont si forts que rien, dans la nature, ne sauroit les briser.

LE CAPITAINE.

Il est tems d'arrêter ce fougueux délire. *(à Herminie)* Vous savez ce que prescrit la lettre de sa tante; y souscrivez-vous?

HERMINIE.

Puis-je donc leur causer ce chagrin mortel?

LE CAPITAINE, *lui montrant la lettre de cachet.*

Eh-bien! vous vous rendrez peut-être aux ordres portés dans celle-ci.

Il la lui remet.

FINALE.

HERMINIE.

C'en eſt fait, nous ſommes perdus.
Le monſtre ! ah ! quel malheur ! quel ſort épouvantable !

SAINT-ALBE.

D'où vient donc tout-à-coup la douleur qui l'accable ?

HERMINIE.

Ah ! quel trouble ſaiſit mes eſprits éperdus !

VIRGINIE.

Ciel !... ma mere !... Paulin !...

PAULIN.

Je ſuis hors de moi-même.

A compter de ces mots, Paulin reste muet et immobile, jusqu'au moment où le Capitaine donne ordre d'enlever Virginie.

HERMINIE.

Monſieur, voyez ma peine extrême.
Si vous me l'enlevez, vous m'allez voir mourir.

VIRGINIE, *à genoux.*

Je tombe à vos genoux, Monſieur ; je vous en prie,
Monſieur, laiſſez-vous attendrir ;
Arrachez-moi plutôt la vie.

HERMINIE, SANT-ALBE, BABET, DOMINGO, *auſſi à genoux.*

Ah ! Monſieur, laiſſez-vous fléchir.

LE CAPITAINE.

Je ſuis fâché de votre peine ;

Mais je ne puis différer de partir.
Mes ordres sont précis; il faut que je l'emmène.
Allons, venez. *Il va pour prendre Virginie.*

PAULIN, *s'en saisissant.*

Au Cap. Cruel ! à *Virg.* Ne sort point de mes bras.

LE CAPITAINE.

Ah ! c'en est trop enfin ;
Soldats, faites votre devoir.

Plusieurs Soldats entourant Paulin et Saint-Albe, d'autres s'emparent de Virginie.

HERMINIE, *tombant évanouie.*

Ah ! je me meurs.

PAULIN, *se débattant.*

Barbare !

SAINT-ALBE.

Quoi, contre un vieillard désarmé !
Ciel ! à ce point peut-on être opprimé !

VIRGINIE.

Paulin.

PAULIN.

Ma Virginie !

VIRGINIE, *qu'on entraîne.*

Hélas ! on nous sépare.

PAULIN, *faisant effort pour aller à elle.*
Rendez-là moi.

VIRGINIE.

Paulin !

PAULIN.

Ma Virginie !

VIRGINIE, *disparaissant.*

Ah, Dieu !

Les Soldats qui entourent Paulin et Saint-Albe, les laissent, et vont rejoindre les autres.

SCENE IX.

HERMINIE, *évanouie*; SAINT - ALBE, PAULIN, BABET, DOMINGO.

PAULIN, *courant pour se jeter à la mer.*
O mort ! délivre moi de ce tourment horrible.

LE SOLDAT, *l'arrêtant.*
Qu'allez-vous faire ?

SAINT-ALBE, *l'arrêtant aussi.*
O ciel !

BABET, *de même.*
O ciel ! est-il possible ?

PAULIN.
Laissez-moi mettre fin à mes maux rigoureux.

SAINT-ALBE.
Mon fils.

PAULIN.

Laiſſez ; je cède à leurs excès affreux.
O ma mere ! *Il ſe précipite aux pieds d'Herminie.*
Le théâtre s'obscurcit peu-à-peu.

BABET.

Quel bruit ſourd & confus ſe répand dans les airs !

DOMINGO.

Quels nuages épais les couvrir de leur ombre !

SAINT-ALBE.

Le feu rapide des éclairs
Brille dans ce ſéjour pour le rendre plus ſombre ;
La foudre au loin murmure & s'avance à grands pas.

DOMINGO.

Dieux, quels éclairs !

BABET.

Dieux, quels éclats !

Tous trois.

Dieu, grand Dieu ! ſois nous favorable :
Exauce-nous, Dieu tout-puiſſant ;
Ne tonne que ſur le coupable,
Et daigne épargner l'innocent.

HERMINIE, *revenant à elle.*

O ciel ! quel bruit épouvantable
Me rend l'uſage de mes ſens.

HERMINIE, BABET, DOMINGO.

Quel effroi terrible m'accable !

PAULIN, SAINT-ALBE.

Quel malheur horrible m'accable !

TOUS CINQ.

Quel trouble horrible je reſſens !
Dieu ! grand Dieu, &c.

PAULIN, *à part.*

Ma peine eſt à ſon comble : elle eſt inſupportable ;
Il faut y m'être fin. *Il ſort rapidement.*

HERMINIE.

Quel trouble dans ſes yeux !

SAINT-ALBE.

Mon fils, mon fils.

HERMINIE.

Paulin.

TOUS QUATRE.

Voudrait-on trancher son destin ?
Courons tous prévenir ce malheur effroyable.

Le théâtre change et représente la mer ; on voit l'extrémité de la poupe d'un vaisseau et un rocher qui domine sur la mer.

SCENE X.

VIRGINIE, LE CAPITAINE, SOLDATS, INDIENS.

Ces derniers ne paroissent pas tout de suite.

Les Soldats transportent Virginie évanouie et échevelée.

CHŒUR DE SOLDATS.

HATONS-nous : hâtons-nous : *ils passent dans la coulisse.*

CHŒUR D'INDIENS, *les poursuivant.*

Arrêtez, Arrêtez.

Ils passent aussi dans la coulisse, et l'on entend des coups de fusils, de sabres.

Il faut mourir, ou la reprendre :
Courons, volons : envain vous l'emporterez :
Il faut mourir, ou nous la rendre.

CHŒUR D'INDIENS.

Arme-toi, ciel vengeur !
Tonne, sers notre zele :
Qu'une amante fidelle
Nous doive son bonheur.

» *Ici on voit les Soldats prêts à faire entrer Virginie* » *dans le vaisseau et les Indiens accourir pour les en* » *à empêcher : dans le moment, où quelques-uns sont sur la* » *planche prêts à entraîner Virginie, la foudre tombe sur* » *le Vaisseau, les Soldats tombent dans la mer, et* » *Virginie est arrachée de leurs mains par les Indiens.*

LE CHEF, *tenant Virginie dans ses bras*; & *le* CHŒUR.

La voici, la voici; céleste Virginie,
Dissipe tes frayeurs:
Mets fin à tes douleurs;
Ne crains rien pour ta vie;
Dissipe tes frayeurs.

SCENE XII.

LES MÊMES, PAULIN, *sur la pointe du rocher prêt à se jetter dans la mer.*

PAULIN.

VIRGINIE, o ma Virginie!

LES INDIENS.

Arrête, cher Paulin ..... que vas-tu faire? o cieux.

Il descend du rocher très rapidement.

PAULIN, *aux Indiens.*

O mortels généreux!
Que ne vous dois-je pas, ma chere Virginie!
Est-ce bien toi que contemplent mes yeux?

DUO.

Ouvre les tiens: o moitié de ma vie!
C'est ton amant qui te tient dans ses bras.

VIRGINIE, *revenant à elle peu-à-peu.*

Hélas! ou suis-je? & quelle voix chérie
Vient m'appeller aux portes du trépas.

PAULIN.

C'est ton amant, o moitié de ma vie!
Oui, c'est Paulin qui te tient dans ses bras.

VIRGINIE.

Je te revois, ô moité de ma vie!
Mon cher Paulin, je te tiens dans mes bras:
Que mon sort à d'appas!

Ensemble.

Que mon sort a d'appas!

SCENE XII.

LES MÊMES, HERMINIE, SAINT-ALBE.

LE CHEF.

Accourez, la voici.

HERMINIE, SAINT-ALBE.

Quoi, c'eſt elle !

LE CHEF.

Elle-même.

HERMINIE, SAINT-ALBE.

O ma fille !

VIRGINIE.

Ma mere.

TOUS CINQ.

Ah quel bonheur ſi
Quel plaiſir règne dans mes ſens !

SCENE XIII.

LES MÊMES, BABET.

BABET.

C'EST elle ! o moment plein de charmes !
Puiſſes-tu durer à jamais !

SCENE XIV ET DERNIERE.

LES MÊMES, DOMINGO.

DOMINGO.

Quoi, c'eſt elle ! ah ! combien le plaiſir a d'attraits
Après de ſi triſtes alarmes.

CHŒUR.

O moment plein de charmes!
Puissiez-vous durer à jamais!

VIRGINIE, PAULIN.

lui Mon pere,
assurez-en à jamais la durée.
elle Ma mere,

HERMINIE, SAINT-ALBE.

Voyez-nous répondre à vos vœux;
Que votre peine, amans heureux!
Par le plaisir soit réparée.

CHŒUR GENERAL.

Quel jour heureux pour nous!
Ah! quelle heureuse jouissance!
Ciel généreux, à ton courroux
Tu fais succéder la clémence.

SAINT-ALBE, *reprend son air du premier Acte.*

Voilà mes plaisirs les plus doux, &c.

FIN.

De l'Imprimerie des SOURDS-MUETS, rue du Petit-Musc, près l'Arsenal.

8.119.
41
59.